

Que dis-je ? Non seulement vous avez confié votre œuvre à la machine parlante, mais vous avez fait à la fin de l'exécution un gentil petit discours dans lequel vous revendiquez l'honneur d'avoir présidé vous-même à la mise en tablettes de votre musique !

Comme nous ne pouvons pas croire une minute que vous avez décidé de travailler désormais pour les « snobs idiots », que vous n'hésitez pas à faire du tort aux exécutants ou que vous avez cessé d'être « artiste », nous en concluons que vous avez non seulement opéré votre réconciliation avec la machine parlante, mais que vous abjurez le dogme qui vous faisait condamner pour toujours le principe de l'édition mécanique !

Voilà un événement intéressant pour l'histoire de la musique.

Evidemment, nous aurions aimé vous voir donner loyalement à cet acquittement la même publicité dont vous aviez entouré la condamnation. Mais vous n'avez pas cru devoir nous confier les raisons de cette volte-face. C'est dommage !

Cela ne nous empêchera pas de nous féliciter de votre ralliement significatif et d'inviter tous les amis du disque à fêter joyeusement ce retour de l'Enfant Prodigue.

Croyez, mon cher Maître, à l'assurance de nos sentiments les plus respectueux.

E. M. V.

Pointes d'aiguilles

La machine parlante figure sur la liste des besoins avouables de l'homme d'aujourd'hui. Il y a telles heures du jour que seul peut remplir le phonographe. Nous avons pris l'exigeante habitude de tenir près de nous ces bobines de musique que la plaque tournante va dévider. Naturellement, on trouve et on trouvera encore longtemps des esprits forts que le seul mot « mécanique » fait délirer de fureur. Rien n'est plus rare que la bonne foi et tel « penseur » accable au nom de la dignité musicale, la « machine » comme si les progrès miraculeux de l'enregistrement n'avaient depuis longtemps permis aux délicats de préférer le disque au concert. Un autre « bobard » cher aux détracteurs du phonographe, c'est le fétichisme de la présence réelle. Ces malheureux manquent d'imagination. Ils n'attachent, en plus, aucun prix à leur tranquillité, ni à leur confort. Enfin, ils n'ont pas la loyauté de convenir que le phonographe, au contraire, nous épargne les mille ennuis, servitudes et déceptions inséparables d'une audition en commun, ou d'un spectacle lyrique ! Revenant au monde, l'Écclésiaste encore plus écœuré, si possible, déclarerait : « Que n'entendez-vous, par tout l'Univers sonore, que vous n'entendiez « dans cette chambre ? N'y tenez-vous pas captifs tous les artistes qui vous ont livré le « meilleur d'eux-mêmes ? Que vous importe leurs corps souvent disgracieux, leurs gestes « pénibles, leurs efforts risibles, leur fatuité irritante ? Vous conservez l'essence sans « le flacon ! Laissez à d'autres, plus grossiers, le plaisir de voir et de toucher. D'ailleurs « la plupart du temps, vos adorations ne sont plus que des souvenirs. Alors ? Remerciez « plutôt la machine parlante de vous mettre enfin en communication directe avec ceux « qui ont notre cœur, de vous dérober la présence importune d'intermédiaires qui jouent « de la baguette, du larynx, de la chanterelle ou du clavier ! »

Il est d'ailleurs curieux de constater qu'avec les améliorations incessantes, un à un tombent les griefs que les adversaires du phonographe se plaisent à formuler. Imaginez la scène suivante : dans une famille unie, un jour de pluie, à la campagne, il y a cinq ou six ans, la jeune fille prétend « mettre » un disque, alors :

LA MÈRE . — Ah ! ma petite, non, je t'en prie... Tu vas encore nous casser les oreilles !...

LA TANTE (*veuve*). — Il y a trois choses que je ne peux absolument pas tolérer, Juliette !... Le bruit du bouchon sur une vitre, le pain qu'on coupe avec un couteau qui grince et le grattement de l'aiguille... Si tu veux que je sorte ?

LE PÈRE. — Tu mets toujours les mêmes disques, ma fille !.. Je sais... tu n'en as qu'une trentaine... ce n'est pas ta faute... mais tes trente disques pèsent autant que la malle de linge... j'ai payé par ta faute de l'excédent de bagages !... Que veux-tu ?

LE FRÈRE. — J'en ai assez, moi, de tourner ta manivelle ! C'est éreintant ! Remonte le truc toi-même, ma vieille ! C'est vrai ! !

LE GRAND-PÈRE (*un peu sourd*). — Je n'entends pas assez pour y prendre le moindre plaisir ; cependant le bruit est assez fort pour m'empêcher de lire mon journal !... Dans ces conditions, je m'oppose....

Quand le prétexte souhaité manquait pour obtenir la scène de famille classique, où chacun se lance à la tête ses vérités, on pouvait toujours compter sur le phonographe ! Une pareille discussion aujourd'hui n'aurait plus de sens. La mère irritable et le grand-père sourd, souffrant du bruit, celui-ci par défaut, celle-là par excès, seraient comblés par la souplesse du pick-up. La tante à façons bénirait le moelleux obtenu. Le frère toujours de corvée à la manivelle se croiserait les bras, après avoir mis le contact ; le père enfin, rendrait justice au disque souple, au disque « poids plume ».

Avec une sournoiserie, un entêtement irrésistible, la machine parlante prenant les gens par leur faible, multipliant ses tentations, continue ses conquêtes. Ceux qui hurlaient « non » ne font déjà plus qu'un très léger signe de tête. Tout le monde y vient. Les fabricants d'appareils, les éditeurs de disques ont des adresses, des sollicitudes diaboliques. Un exemple ! je connais un village, un joli village, l'été plein de fleurs, mais ravagé par la politique. Le maire et les quelques conseillers municipaux, qui avaient interdit les processions, étaient depuis longtemps au bout de leur programme. Le gramophone restait l'objet des rigueurs municipales. Interdiction sous peine d'amende d'user de cet instrument après neuf heures du soir, même en été. Pourquoi ?... Toujours la politique ! Il existe deux cafés sur la place ; celui des « conservateurs », où le pharmacien faisait sans arrêt jouer *La Marche Lorraine* par la musique de la Garde républicaine, *Si j'étais roi* et *la Prière de Mignon*. Une musique militaire, une prière, l'évocation d'un roi, autant de provocations pour ces élus « passionnément républicains ». Aussi, au café d'en face, parlait-on sombrement de « manœuvres de la réaction »

Cette année-ci, l'interdiction était levée ; on pouvait entendre des disques toute la nuit. Au café où le maire avait sa table, un gramophone, à l'heure de l'apéritif, débitait un discours ; on applaudissait. Étonné, je suis entré et j'ai appris la grande nouvelle. *Le disque de gauche est né !* me déclara le maire qui m'honore de son amitié : « Vous cons-
« tatez très vite, poursuivit-il, que s'il existe des disques neutres, des disques religieux,
« des disques militaires et des disques grivois, il n'en est point qui soient de gauche... »

« Faut-il en conclure que l'art ne peut trouver asile dans un État démocratique
« et que la Liberté, la Justice et l'Humanité sont indignes d'inspirer orateurs, poètes et
« musiciens ? »

« Non, cent fois non, mille fois non ! »

« La preuve vient au contraire d'être faite et bien faite, qu'il était possible d'enre-
« gistrer, sous le signe des plus grands noms de la poésie et de la musique, des disques
« républicains, dont la haute tenue artistique ne le cède en rien aux disques les plus réputés.

« Hommes de gauche, le disque de gauche est né ! »

Ces propos me frappèrent par une éloquence dont je savais mon maire tout-à-fait incapable. Je le poussai et il m'avoua avoir appris par cœur une notice dont l'accent l'avait converti ; puis il ajouta : « Quelle belle invention que le phonographe !... Le pharmacien en fera une maladie !... »

Le gramophone se met à exploiter les vices maintenant, puisqu'il se mêle de politique !

BERNARD ZIMMER.